

PAS PLEURER

LYDIE SALVAYRE



Née en 1946 en France de parents espagnols qui ont fui leur pays après la Guerre Civile, Lydie Salvayre poursuit des études de lettres avant de bifurquer vers la médecine et la psychiatrie. Elle exerce plusieurs années en tant que psychiatre avant de se tourner vers la littérature.

Ce roman « Pas pleurer » est sa pièce majeure. Écrit en 2014, il a été couronné du Prix Goncourt.

Elle explique qu'il est né de sa lecture d'un livre de Georges Bernanos : *Les grands cimetières sous la lune*. Dans cet ouvrage, Bernanos, qui est un fervent catholique, proche de l'extrême droite, la monarchie, dénonce et condamne la violence et du gouvernement et de l'église dans le conflit espagnol.

C'est donc un roman à deux voix : celle de Bernanos et celle de Montse, la maman de l'auteure, plus de 90 ans, adolescente en 1936 en Espagne, maintenant atteinte d'Alzheimer et qui n'a d'autres souvenirs que ceux de cette époque qui nous raconte, nous explique ces deux terribles années 1936 et 1937.

Les avis du groupe ont été partagés sur ce titre. Certaines ont été rebutées d'office par le nom de Bernanos, par l'aspect guerre, historique, le côté austère du récit. D'autres l'ont jugé intéressant mais avec un côté un peu « repoussoir ». D'autres l'ont dévoré avec avidité.

Rarement comme dans ce roman, nous nous sommes arrêtés sur la langue de Lydie Salvayre.

Extrêmement riche et variée.

- elle manie parfaitement le « fragnol », cette langue que pratiquent les Espagnols qui mélangent leur langue avec le français. C'est le parler de sa mère. « Je crois qu'il faut l'avoir vécu pour comprendre la commotion, le choc... » « Il se dédique à cela ».
- Parfois, des mots, des bouts de phrases, des phrases sont écrites en espagnol, et s'insèrent dans le texte.
- Elle s'autorise une liberté totale pour naviguer entre le style direct et le style indirect. On passe parfois à l'intérieur d'une même phrase d'un style à l'autre, ou on mélange les deux dans la même phrase.
- Elle utilise beaucoup de figures de style
- Elle change de registre, allant du registre familier à un registre soutenu. Elle aime utiliser des mots compliqués (oblatif, amphigourique, hagiographie...) ou des mots qui nous font tiquer et nous poussent à consulter le dictionnaire pour vérifier leur existence : s'ivroger, mêmement, conséquemment...

- La fin de son roman utilise un temps que l'on ne rencontre plus dans les romans d'aujourd'hui : l'imparfait du subjonctif : « Bien que Diego lui rabachât que de ne prendre nul parti quand la guerre exigeait que chacun s'engageât n'était qu'une façon de se défiler », « sans que jamais ils se le déclarassent... ».
- Enfin, elle n'hésite pas à décrocher de son récit pour introduire quelques pages sur un sujet spécifique (les règles de l'église, le profil de Dona Pura...).

Quant au contenu :

C'est un récit biographique, qui transpire la sincérité.

Il raconte la vie d'un village, et plus particulièrement, d'une famille espagnole en 1936.

Le père, ouvrier, mène une vie traditionnelle de labeur et de soumission à l'ordre établi, avec sa femme qui, elle, est soumise, en plus, à son mari et leurs deux enfants. Montse, 15 ans, est sur le point de s'engager comme bonne dans une famille. Son frère, José, à peine plus âgé qu'elle, s'enflamme pour les idées républicaines.

Le récit grouille d'informations très précises, très concrètes sur ces deux années.

Dans le village de Lérima où ils habitent, on voit comment les idées nouvelles circulent, séduisent puis ne séduisent plus, comment la popularité d'une personne peut évoluer d'une circonstance à l'autre. C'est un microcosmos qui illustre parfaitement la vie politique, et la vie tout court.

Les personnages sont tous très riches. Jamais stigmatisés ou univoques. Ils font avec ce qu'ils sont. Et, dans cette construction des personnages, on retrouve l'empreinte de la psychiatre qui les fait pousser « de l'intérieur ».

Chaque scène a une forte intensité dramatique. Chaque personnage a son drame intime. Montse, le personnage principal, est très émouvante car toute sa vie se résume à une nuit d'amour quand elle avait 15 ans.

Parmi les innombrables petites particularités de ce roman, nous avons relevé par exemple « Le 12 octobre, jour de la *race espagnole* », l'allusion à André Malraux qui hantait les enfants de Mantse...

En résumé, un livre très engagé et écrit avec fougue, sérieux, humour et talent.

Pour la prochaine fois, nous optons pour la légèreté avec « *Café sans filtre* » de Jean-Philippe Blondel. Ça sera le 26 juin.